

une postface qui fait la comparaison entre l'intervention onusienne de la post-indépendance et celle d'aujourd'hui.

Congo 1960 est un livre important parce qu'il s'efforce d'expliquer les enjeux nationaux sans négliger l'impact de plus d'un siècle d'interventionnisme étranger, même si les analyses manquent parfois de profondeur. Par exemple, on aurait aimé lire davantage sur les dynamiques entre les communautés wallonne et flamande et comment cette relation tendue aurait pu influencer l'histoire du Congo, ou encore sur le rôle des socialistes en Belgique dans le processus de décolonisation. Dans son survol sur la thématique du livre, Collette Braeckman écrit : « Cinquante [sic] après l'accouchement douloureux de l'indépendance, on peut quelquefois se demander si la Belgique et le Congo sont guéris l'un de l'autre... » (p. 17). La métaphore de cette expression est complexe. D'abord, qui a accouché de l'indépendance et qui a assisté à l'accouchement? Deuxièmement, quel serait le malaise qui nécessite la guérison et est-ce vraiment mutuel? Posée dans ces termes, la question ne problématise pas assez la nature exacte du rapport entre la Belgique et le Congo et je ne pense pas que la métaphore maternelle permet une meilleure critique que celle du père ou de l'oncle. La question de Braeckman, une question primordiale néanmoins, me fait penser plutôt aux travaux de Bogumil Jewsiwicki et ses collègues à Lubumbashi sur la possibilité de faire le deuil du passé colonial (voir par exemple *Cahiers d'études africaines*, 48/2, septembre 2005).

Il est important de dire que le problème de la décolonisation est un problème du savoir aussi. *Congo 1960* soulève le problème de la formation des Congolais et le nombre d'universitaires là-bas (seulement dix en 1960). Cette tendance de la part des Belges à « protéger le savoir » (l'expression vient des chercheurs à Kinshasa) semble toujours tenir, puisque cette nouvelle édition du livre ne fait pas d'effort pour intégrer les recherches ou les perspectives de chercheurs ou commentateurs congolais. Par exemple, on pourrait facilement imaginer un livre plus long avec un ou plusieurs commentaires après chaque texte par des spécialistes congolais de différents âges et tendances politiques. Malgré le fait que les Congolais font des études en Belgique depuis maintenant plusieurs générations, les chercheurs au Congo nous rappellent constamment que la Belgique (ou pour le moins les institutions en Belgique) n'a jamais vraiment voulu partager le rêve de la modernité, ni son butin. La décolonisation est un processus beaucoup plus complexe et exigeant que l'indépendance – d'ailleurs le sous-titre du livre en dit autant – et elle mérite une réflexion aussi par rapport à la production du savoir.

Malgré ces lacunes, *Congo 1960* est une ressource importante pour ceux qui s'intéressent à l'histoire et à la vie politique du Congo, autant pour les étudiants avancés et les professionnels que pour les spécialistes en études africaines. Le texte de la préface souligne que l'intérêt du livre relève en grande partie de l'expérience de ses contributeurs : « Les auteurs réunis dans ce recueil ne sont pas seulement des brillants analystes, ils ont aussi, pour la plupart, vécu personnellement ces événements » (p. 6). Autant aujourd'hui qu'à l'aube

de l'indépendance, l'évolution des problèmes politiques au Congo nous permet de comprendre les enjeux et les conséquences pour tous les pays de la région, voire du monde.

Références

GRIP, Groupe de recherche et d'information sur la paix et la sécurité

2010 Le GRIP et ses activités. Ressource électronique, http://www.grip.org/fr/siteweb/dev.asp?N=1&O=366&titre_page=Présentation&j=1, consultée le 15 décembre 2010.

Hochschild, Adam

2006 [1998] *King Leopold's Ghost*. New York: Mariner Books.

Hélène Giguère, *iViva Jerez!*, Québec: Les Presses de l'Université Laval, 2010, 410 pages.

Recenseur : *Enkelejda Sula-Raxhimi*
Université de Montréal

L'ouvrage *iViva Jerez!* emprunte son titre à une chanson flamenco intitulée *Soy de Jerez* (« Je suis de Jerez ») chantée par Lola Flores dans les années 1980. Dans cette chanson, Flores revendiquait d'une façon répétitive le fait d'être Gitane originaire de la ville de Jerez de la Frontera située en basse Andalousie en Espagne. Les paroles de cette chanson reflètent à la fois un « localisme débordant » et la fierté ou l'orgueil des habitants envers leur terroir. Elles laissent également sous-entendre qu'autrefois le chant, et plus généralement le flamenco, étaient résolument associés à la population gitane de Jerez.

Dès le début du livre, l'auteure nous fait pénétrer dans cette atmosphère particulière de la ville de Jerez de la Frontera, ce « lieu mythique » où l'errance gitane s'arrête pour faire place à une sédentarisation qui passe par leur « intégration »; ce lieu culte traversé par les vents chauds du sud capables de faire perdre l'esprit – ce berceau du chant gitan, du flamenco et du vin Jerez ou *Sherry Wine*. Mais l'intérêt de l'auteure dans ce livre n'est pas l'exotisme du lieu *per se*. Ce sur quoi elle s'attarde est le patrimoine culturel « immatériel » des deux produits typiques de cette ville : le vin et le flamenco.

Dans un premier temps, l'auteure s'attache à expliquer ce qu'est le patrimoine immatériel mis de l'avant par l'UNESCO, à voir comment s'articule le processus de patrimonialisation du vin et du flamenco à Jerez et à montrer comment cette idée est réappropriée et se traduit par les instances publiques locales (municipalités, ministères, etc.), en fonction des stratégies de construction identitaires des institutions et d'autres acteurs sociaux locaux. Dans ce cadre, elle met également en évidence les enjeux politiques liés à ces processus et les diverses perspectives inhérentes à la « mise en valeur » du flamenco à travers divers projets au niveau local et régional, tout en montrant les difficultés en termes de représentation des minorités culturelles – particulièrement celle des gitans qui est fortement associée au flamenco.

Dans un deuxième temps, à travers une ethnohistoire, Hélène Giguère présente le contexte historique de l'Andalousie où sont ancrés les rapports entre les classes sociales et les relations à l'ethnicité. Tout en analysant la stratification de la société andalouse s'articulant entre *señoritos*, gitans et *gachos*¹, l'auteure souligne la position sociale inférieure et marginale que la population gitane a occupée au fil des siècles en basse Andalousie – région où les Gitans représentent environ 50 % de l'ensemble de la population gitane de l'Espagne. L'auteure n'hésite pas à dévoiler un panorama des préjugés, des politiques d'assimilation, de l'expatriation et de la violence exercée envers les Gitans. Actuellement, on remarque que dans le discours jerezan, les Gitans de Jerez sont mieux représentés en raison de leur « intégration » comparativement aux Gitans d'autres villes qui, eux, sont vus comme étant plus marginaux et plus délinquants. Or, constate l'auteure, les Gitans de Jerez ne sont effectivement pas totalement intégrés à l'ensemble des sphères de la société et les préjugés à leur égard sont toujours bien présents dans divers milieux populaires et bourgeois.

Pour étayer ses arguments, l'auteure a privilégié l'analyse de deux secteurs d'activités propres à ce terroir, celui du *flamenco* et celui des *bodegas*². Elle montre d'une manière très subtile comment s'opèrent à la fois la construction et les imbrications des groupes sociaux et culturels, ainsi que les différences entre les classes sociales toujours moins polarisées, mais néanmoins significatives et présentes. Il est à noter que les deux secteurs d'activités choisis par cette dernière renvoient à des groupes de populations bien distincts : la culture *bodegera* est associée à la classe bourgeoise alors que la culture *flamenca* est liée à la classe populaire et marginalisée.

L'auteure montre comment ces deux produits typiques du terroir andalou issus de rencontres culturelles – qui se renouvellent constamment et se recréent au fil du temps – deviennent des objets ou des chefs-d'œuvre du patrimoine culturel immatériel. Selon Giguère, si l'UNESCO faisait la promotion de cette idée de patrimoine « universel » ou « mondial » qui vise à reconnaître chaque culture et chaque particularité culturelle comme un héritage pour l'ensemble de l'humanité, les institutions municipales, elles, faisaient une tout autre lecture de cela. Elles ont attribué au flamenco un « rayonnement mondial », qui renvoie à son adaptabilité, naturelle ou forcée, hors de son berceau culturel. Cela présuppose une perte de la richesse des « métissages » propre au flamenco ainsi qu'une dilution, voire une évacuation, du rôle des Gitans dans le flamenco, en tant que pratique socioculturelle et expression des changements sociaux.

C'est en ce sens que les politiques locales s'approprient facilement une pratique minoritaire des Gitans (le flamenco) pour faire de Jerez la capitale mondiale du flamenco, imposant ainsi le flamenco comme symbole d'une identité collective, alors que le flamenco constituait le principal emblème identitaire des Gitans de cette région. L'auteure décrit ce paternalisme comme un frein nuisible pour l'intérêt collectif qui mène vers l'essentialisme en produisant des images idylliques d'une ville. Cela va même jusqu'à provoquer l'aliénation de

minorités comme les Gitans qui se dissocient et qui se reconnaissent de moins en moins dans les activités de la mairie. L'UNESCO, de son côté, de par sa structure et sa mission, n'a aucun pouvoir sur le territoire local pour répondre aux besoins des communautés spécifiques comme les Gitans.

En revanche, l'auteure nous fait part des tensions et des débats locaux assez vifs autour des questions de la « pureté », de l'« authenticité » et de l'« héritage » du flamenco par le sang et par la terre, tout en se questionnant sur la pertinence et l'ambiguïté de ces notions après tous les échanges culturels qui ont eu lieu en Andalousie. Ces traits, qui représentent également la fierté et l'une des particularités de la ville de Jerez, renvoient ainsi à la revendication de l'authenticité, par la population locale, de ces deux produits.

À travers une ethnographie fine des lieux, des acteurs (gitans, non-gitans, artistes, gestionnaires, intellectuels, etc.) et des débats locaux autour de ces deux produits authentiques de Jerez – le vin et le flamenco –, l'auteure nous montre comment se nouent des liens sociaux entre ces différentes catégories d'acteurs locaux et internationaux. Ces liens sociaux s'actualisent dans des lieux privilégiés où émerge et se transmet le flamenco, comme les bars, les *peñas* et les *casas de vecinos*, – cet univers de la classe ouvrière. Pour les *señoritos*, les petits bourgeois, ces liens prennent corps à travers l'organisation de fêtes privées, souvent improvisées, où des gitans sont engagés pour chanter et danser le flamenco. Le flamenco, vu en tant que phénomène social, en tant qu'espace rituel et autrefois en tant que forme d'expression d'identités culturelles pour les Gitans, est pratiqué aujourd'hui à la fois par les Gitans et les *aficionado/a-s*³.

Le flamenco et le vin, intimement liés, représentent tous les deux la fierté de Jerez qui se reflète dans l'expression suivante : « Un verre de vin de Jerez met à l'aise et allège l'esprit ». Alors que flamenco est principalement géré par les structures municipales de l'État, le vin, lui, est géré par les structures privées. Le vin « généreux » de Jerez, contrairement au flamenco, est fortement marqué par son caractère urbain et collectif, il a davantage connu une renommée internationale de par son exportation à l'étranger. Ainsi, ces deux produits locaux – le flamenco et le vin –, à qui est désormais attribuée l'étiquette de patrimoine culturel, deviennent des « produits culturels » promus à des fins touristiques et économiques.

Certes, les transformations dans la sphère sociale du flamenco, mais aussi dans la culture vinicole, que l'auteur attribue toutes deux à la globalisation, mèneront-elles davantage à une politisation et à une marchandisation de la « culture ». On peut toutefois se demander ce qu'il adviendrait de la spécificité culturelle des terroirs comme Jerez si la culture en venait inexorablement à se transformer en marchandise prête à être consommée partout. Dans ce contexte en mutation, on pourrait également se demander si la signification des cris de Lola Flores *Soy de Jerez!* en viendrait, elle aussi, à subir une quelconque mutation à l'âge de la globalisation.

En terminant, soulignons que cet ouvrage est novateur à plusieurs égards, notamment pour l'étude de la culture sociale

de la ville de Jerez-de-la-Frontera qu'il propose à travers l'étude de la pratique artistique (Geertz 1973) du flamenco, pour la richesse des événements sociaux autour du flamenco et du vin du Jerez qui y sont présentés, ainsi que pour l'attention portée à la question du patrimoine culturel immatériel. Néanmoins, il aurait été souhaitable que l'auteure mette plus l'accent sur les transformations sociales de la région et sur la situation des Gitans en particulier, étant donné qu'il y a eu peu d'études faites à ce sujet. De plus, un positionnement clair et ferme à cet égard aurait pu dévoiler une autre perspective enrichissant davantage l'ouvrage.

Notes

- 1 *Señorito* signifie petit bourgeois et *Gachó* est un terme qui signifie non gitan.
- 2 Il s'agit d'un entrepôt, d'une boutique, d'un magasin ou d'un dépôt, où l'on garde et fait vieillir le vin.
- 3 Terme qui désigne l'amateur *gacho* de flamenco.

Référence

Geertz, Clifford
1973 *The Interpretation of Cultures*. New York: Basic Books.
